

Article extrait du site Etudiant

Même dans l'orientation, les stéréotypes ont la vie dure ! Si les filles gagnent du terrain dans les spécialités du supérieur dites "masculines", elles restent souvent minoritaires dans les filières d'élite. Où se situent les derniers blocages ? Quelles filières ont le plus évolué côté mixité ? Comment vivent leurs études ceux qui tentent d'inverser la tendance ? Enquête. Dis-moi quel est ton sexe, je te dirai quelles études tu feras

"Il existe des domaines assez masculins. L'industrie par exemple." Cette affirmation sonne comme une évidence pour Camilia, élève en seconde au lycée Jean-Moulin à Angers. Avec des copines, elle est venue participer début avril 2011 à la rencontre de l'association Elles bougent au siège de Total, à La Défense, à l'occasion de la Semaine de l'industrie. L'objectif : donner envie aux jeunes filles d'aller vers les métiers scientifiques à travers des entretiens avec des "marraines". Camilia, elle, est plutôt attirée par la pharmacie, un domaine qui concilie "social et santé" selon ses propres mots, mais elle écoute attentivement Isabelle Billat, ingénieur géologue, lui expliquer la variété des métiers d'ingénieurs et sa façon de vivre sa féminité dans un univers masculin.

Seules les écoles de commerce et d'architecture sont paritaires

Cette rencontre en dit long sur les préjugés qui sont à l'œuvre dans l'orientation des filles et des garçons. Résultat : si l'enseignement supérieur dans son ensemble comporte 56 % de filles aujourd'hui, très peu de filières sont réellement "égalitaires". Les IUFM (instituts de formation des maîtres) comptent 72 % de filles, les écoles vétérinaires 71 %, les écoles de journalisme 67 %. À l'inverse, on dénombre 74 % de garçons dans les formations d'ingénieurs et 61 % dans les IUT (institut universitaire de technologie). Seules les écoles de commerce et les écoles d'architecture semblent réellement paritaires.

La force des représentations

Mais alors, d'où vient cette faible mixité des différentes filières de l'enseignement supérieur ? Pour Claudine Hermann, première femme à avoir été nommée enseignante à l'École polytechnique en 1992 et aujourd'hui présidente honoraire de Femmes et sciences, "c'est la discipline qui détermine le pourcentage de filles et de garçons et non la manière de se former : école ou université". Dans les faits, on constate les mêmes pourcentages de filles et de garçons dans les écoles de commerce qu'en économie-gestion à l'université, dans les écoles d'ingénieurs qu'en fac de sciences. En jeu alors : la force des représentations. Aux garçons : la force, le sens pratique et l'aptitude en sciences. Aux filles : la préoccupation des autres et les qualités littéraires. "L'autosélection des jeunes se fait sur des représentations assez ancestrales, constate Christiane Fontanini, maître de conférences en sciences de l'éducation. Certaines idées sont aujourd'hui totalement injustifiées mais continuent à perdurer. Il y a moins de 10 % de filles qui se forment à devenir pilotes d'avion, par exemple. Pourtant, ce métier ne demande plus une force physique particulière."

Le moment charnière de l'adolescence

Des représentations qui se construisent dès la petite enfance, avec les jouets qui sont offerts aux filles ou aux garçons, se prolongent avec les séries télé et leurs personnages emblématiques et prennent de l'importance pendant l'adolescence. "Les choix d'orientation interviennent entre 15 et 18 ans, à un moment de construction de l'identité où s'affirmer

comme homme ou femme est primordial, souligne Claudine Hermann. Aller au-delà des idées reçues demande alors un effort beaucoup trop grand pour un grand nombre d'adolescents." Malgré tout, des évolutions sont à noter depuis une trentaine d'années. Certaines filières masculines (médecine, écoles vétérinaires ou de la magistrature) ont été investies par les filles, au point qu'elles y soient devenues largement majoritaires. En revanche, aucune filière féminine n'est devenue masculine. On trouve très peu de garçons dans les écoles d'infirmières, de sages-femmes ou du secteur social. Des changements qui ont tendance à se stabiliser ces dernières années.

Les filles face au plafond de verre

Qui sont les perdants de cette faible mixité ? Les filles ? Les garçons ? Les deux, en fait. Les filles tout d'abord : elles ont encore et toujours des difficultés à percer le plafond de verre. Les études qui offrent le plus de débouchés et où l'on perçoit les meilleurs salaires sont souvent masculines : informatique, finance... Même au sein des filières réputées féminines, les domaines les plus prestigieux restent l'apanage des garçons. En médecine par exemple, la chirurgie demeure un bastion de garçons. Même constat dans l'enseignement, où les postes de professeurs à l'université sont trustés par des hommes. Entreprises, établissements d'enseignement supérieur, associations développent des actions pour attirer les jeunes femmes vers des "métiers d'hommes". Des initiatives qui donnent des résultats à la marge. Les stéréotypes restent les plus forts. "Nous arrivons à toucher 3.000 ou 4.000 jeunes par an, mais une classe d'âge représente 800.000 jeunes, explique Claudine Hermann. Pour faire vraiment bouger les choses, il faudrait que l'égalité filles-garçons devienne une grande cause nationale."

Les garçons délaissés

Mais les garçons aussi pâtissent de la situation. Aucun dispositif n'existe pour les attirer vers des filières réputées féminines. "L'économie domine notre société, souligne l'économiste Rachel Silvera. On veut attirer des filles dans les filières dites masculines, là où il y a pénurie de compétences, le BTP ou l'industrie par exemple. Il existe moins d'enjeux dans l'autre sens, aucune nécessité de rééquilibrer les genres dans les filières sociales, notamment. Si on veut vraiment l'égalité, il faut aussi se poser la question de la 'masculinisation' des filières 'féminines' et de la valorisation des professions auxquelles elles aboutissent."

Les entreprises en quête d'équipes mixtes

Cet argument économique est également avancé par Philip Jordan, directeur "recrutement, carrières et diversité" du Groupe Total lors de la rencontre organisée par "Elles bougent" : "Recruter des jeunes femmes est un enjeu important dans la guerre des talents. Il va manquer de compétences techniques, d'ingénieurs notamment, dans les prochaines années. Or les meilleures équipes sont celles qui disposent de talents diversifiés." Claudine Hermann fait aussi ce constat : "Les entreprises se rendent compte que le client n'est pas qu'un homme et que les équipes doivent être mixtes pour représenter la diversité de la clientèle. En Allemagne, une société en a fait l'expérience lorsqu'elle a conçu un outil de reconnaissance vocale pour les portes de garage qui ne reconnaissaient pas les voix de femmes." Il ne reste plus qu'à convaincre les principaux intéressés.

Même dans l'orientation, les stéréotypes ont la vie dure ! Si les filles gagnent du terrain dans les spécialités du supérieur dites "masculines", elles restent souvent minoritaires dans les

filières d'élite. Où se situent les derniers blocages ? Quelles filières ont le plus évolué côté mixité ? Comment vivent leurs études ceux qui tentent d'inverser la tendance ? Enquête. Ces filières de filles qui manquent de garçons

Elles représentent 70 % des licenciés en droit, 82 % des élèves en écoles paramédicales, jusqu'à 77 % des inscrits en masters de lettres, langues et sciences humaines... Dans certaines filières du supérieur, les filles sont très largement majoritaires. Des chiffres qui cachent toutefois une réalité : même minoritaires, les garçons y trustent encore bien souvent les spécialités et fonctions les plus prestigieuses.

Filières du droit : dites magistratE !

Quelle conquête et quel renversement de tendance ! Le droit a été pendant des siècles le pré carré réservé des hommes avec interdiction aux femmes d'exercer le métier d'avocat jusqu'en 1900 et d'entrer dans la magistrature française jusqu'en 1946 !

C'est aujourd'hui l'une des filières les plus féminisées. Depuis une vingtaine d'années, les filles sont majoritaires dès la licence : 64 % à la rentrée 2010. Et en plus elles réussissent mieux que les garçons : elles représentent 70 % des diplômés de licences et 66 % des masters. Si elles redeviennent minoritaires au niveau du doctorat (41 %), elles sont de plus en plus nombreuses dans des professions emblématiques du droit : notaire, greffier, avocat, magistrat... Chez les avocats, on compte aujourd'hui autant d'hommes que de femmes avec une hausse prévue de la féminisation puisque les femmes stagiaires sont désormais majoritaires (60%).

Cette tendance est particulièrement marquée du côté de la magistrature : à l'École nationale de la magistrature, les promotions qui se succèdent depuis quelques années sont à 80 % des filles. Avec une nuance notable concernant les parcours de ces magistrats : on s'aperçoit que les hommes vont plus souvent vers des fonctions au Parquet (procureur ou substitut) alors que les femmes optent plus souvent vers des postes au siège (juge). Deux explications pour expliquer cette inclinaison. Symboliquement, le procureur incarne le pouvoir... et, très pratiquement le métier de juge permet de mieux maîtriser son emploi du temps, donc de mieux concilier vie professionnelle et vie privée...

Filières de santé : des infirmières ET des femmes médecins

Métiers de la santé = métiers de filles ? À voir les taux de féminisation de ces filières, des études de médecine aux formations paramédicales, l'équation s'impose.

Le record est atteint par les écoles paramédicales hors université, qui comptent en moyenne 82 % de filles (des instituts de formations aux soins infirmières aux diverses spécialités d'orthophonie, orthoptie ou encore psychomotricité). Sans oublier les formations d'aides-soignantes, un métier rarement accordé au masculin ! Le stéréotype sexué de l'infirmière et du médecin a vécu : les filles comptent aujourd'hui pour 62 % des effectifs dans les études de médecine, orthodontie et pharmacie dès la première année.

Ce phénomène est récent puisqu'à la fin des années 1980, les bancs des facs de médecine ne comptaient que 45 % de filles. Seulement, ici comme ailleurs, si féminisation il y a, on s'aperçoit dans le détail que les garçons préservent leurs positions dans les spécialités les plus "réputées", la chirurgie en tête, qui ne compte que 40 % de femmes. Celles-ci se retrouvent plus souvent dans les filières de gynécologie (81 à 100 %), de pédiatrie (87 %), de médecine du travail (65%), de médecine générale (65%) ou de psychiatrie (57 %).

Filières de lettres, langues, sciences humaines : tout se joue dès le lycée

Fidèle à une image d'Épinal, les "humanités" attirent les filles, tandis que les garçons rechignent à s'y engager. Ainsi, les filières de lettres, langues et sciences humaines sont les

filières les plus féminisées de l'université : selon les spécialités de 68 à 71 % de filles en licences et de 76 à 77 % au niveau des masters.

La tendance n'est pas nouvelle. Cette répartition n'a quasiment pas changé depuis plus de 20 ans. Les classes prépas littéraires n'y échappent pas : elles comptent trois quart de filles dans leurs effectifs. Si ce phénomène ne surprend personne, c'est sans doute parce que tout semble joué d'avance, c'est-à-dire au niveau du lycée : 60 % de filles en terminale ES et plus de 80 % en terminale L.

Filières de l'enseignement : des filles en majorité... sauf dans le supérieur

Deux tiers de femmes pour un tiers d'hommes : telle elle la proportion qui caractérise les enseignants du public et privé sous contrat. Cette tendance de fond est bien connue. Ce qui l'est moins, c'est que la féminisation du système éducatif en France décroît avec le niveau d'enseignement : 93 % de femmes en maternelles, 78 % dans le primaire, 56 % dans le secondaire et 34 % dans le supérieur !

Et, à voir les nouveaux entrants dans l'Éducation nationale, aucun bouleversement n'est à attendre. Au CRPE (concours de recrutement des professeurs des écoles), les filles restent majoritaires : 56 %. Même constat pour les filières de recrutement dans l'enseignement secondaire : les filles sont là encore en bien plus forte proportion que les garçons : 69 %. Avec des différences importantes selon les spécialités : très majoritaires en langues (92%), lettres (77 %), biologie (65%), voire arts plastiques (63%), à quasi égales proportions en histoire-géographie (53%), sciences économiques et sociales (47%) et mathématiques (46 %) et minoritaires en philosophie (39 %) et surtout dans toutes les filières techniques et industrielles (22% en moyenne). On compte également 61 % de femmes certifiées contre 52 % agrégées. Ici comme ailleurs, à mesure que l'on monte dans la "hiérarchie" des diplômes et de leur prestige supposée, les hommes s'en tirent relativement mieux que les femmes.

Filières commerciales et de gestion : l'exception paritaire... quoique

À égalité ou presque ! S'il est un domaine de spécialités qui respecte au mieux la parité c'est bien l'économie, le commerce et la gestion : 52 % de filles dans les filières universitaires de sciences économiques et de gestion, 55 % dans les classes prépas commerciales et 49 % dans les écoles de commerce, gestion et comptabilité. Cette situation doit sans doute au fait que ces formations, de l'université aux écoles de commerce, ont un recrutement très diversifié au niveau des spécialités de bac... mais aussi à l'image des débouchés et des métiers qui sont, a priori, moins soumis aux stéréotypes selon les sexes. Une situation de rêve donc ? À voir. Car à y regarder de plus près, le plafond de verre est bien là où on n'espérait ne plus s'y cogner. D'abord dans les concours d'entrée aux écoles de commerce. Une étude de l'EDHEC montre ainsi les filles réussissent moins bien que les garçons au concours d'entrée à HEC, alors qu'elles ont de meilleures notes que les candidats masculins. Pourquoi ? Parce que les filles gèreraient moins bien la pression des concours et l'esprit de compétition qui est un trait plus masculin que féminin. D'autre part, les résultats de l'enquête d'insertion de la Conférence des grandes écoles sont sans ambiguïté : à diplômes équivalents, les indicateurs d'insertion sont meilleurs pour les hommes avec, par exemple, un écart de 10 % sur les salaires. Ces différences qui se retrouvent pour des fonctions équivalentes sont accrues par le fait que les diplômés de ces écoles ne s'orientent pas vers les mêmes métiers : aux garçons les postes les mieux rémunérés dans la finance et l'audit, aux filles le marketing et les ressources humaines...

Ces filières en quête de filles

Même si la féminisation des promotions y est parfois perceptible, certaines filières du supérieur, scientifiques et techniques notamment, restent l'apanage des garçons. La faute, en partie, aux représentations toujours (trop) solides liées aux débouchés.

Écoles d'ingénieurs : la (très) lente conquête des femmes

Le nombre de femmes en écoles d'ingénieurs a triplé en 20 ans. Elles étaient 29.000 à la rentrée 2008 contre 10.200 en 1988. Pourtant, la part de filles dans les formations d'ingénieurs peine à dépasser les 27 %.

Le manque d'attrait pour les sciences n'est pas la seule cause, car les filles sont aujourd'hui majoritaires en médecine, où le niveau scientifique est tout aussi élevé. "Les métiers de santé apparaissent comme des professions utiles où on va améliorer la vie des gens. Des représentations négatives sont, en revanche, associées aux métiers d'ingénieurs. On imagine quelqu'un de renfermé et de peu sociable, alors que le travail en équipes est primordial dans ces formations", analyse Anne-Marie Patard, la secrétaire de l'association Elles bougent, qui promeut les métiers scientifiques auprès des jeunes femmes.

Mais cette proportion globale masque des disparités selon les disciplines. Selon la dernière étude de "Mutationnelles", l'agroalimentaire (41 % de filles) et la chimie (32 %) ont les faveurs des ingénieures diplômées, alors qu'elles délaissent les STIC (11 %), la mécanique et la productique (9 %) ou l'automatique et l'électricité (7 %). Une situation qui évolue. Ces 3 dernières années, les jeunes femmes ont investi des filières fortement "masculines". On compte + 17 % de filles inscrites dans des filières génie civil et BTP, + 14 % en électronique et automatique et + 15 % mécanique, productique. Seule la filière des technologies de l'information et de la communication souffre encore : - 11 % de filles en 2 ans dans une branche déjà peu féminisée. La sortie d'une Barbie ingénieur informaticienne sera-t-elle suffisante pour faire évoluer les représentations des générations futures ?

Fac's de sciences : les sciences de la vie, sinon rien !

Les chiffres ne diffèrent pas franchement des écoles d'ingénieurs. Les sciences fondamentales et applications comptent moins de 30 % de jeunes femmes. Avec une prédisposition de ces dernières à se tourner vers la chimie.

"La force des représentations bat son plein, analyse Claudine Hermann, présidente honoraire de l'association Femmes et sciences. Quand les filles ont des problèmes en maths, on trouve ça normal. Comment voulez-vous qu'elles aient ensuite envie d'aller vers les filières scientifiques ?" Selon plusieurs enquêtes, avec des résultats équivalents en mathématiques, 82 % des garçons et seulement 53 % des filles s'estiment capables de suivre des études scientifiques. Un manque de confiance qui se retrouve dans leur choix d'orientation. En sciences de la nature et de la vie, en revanche, les proportions s'inversent. Ces filières comptent près de 60 % de filles. Leurs motivations sont les mêmes que pour les études de santé : l'attrait pour les enjeux sociétaux et environnementaux, la préoccupation des autres... En revanche, contrairement aux sciences fondamentales où le pourcentage de filles reste stable au fur et à mesure des années, les sciences de la vie voient le nombre de filles décroître au fur et à mesure des années. Si elles étaient 62 % en licence en 2009-2010, elles se retrouvaient 57 % en master et 52 % en doctorat. Encore une histoire de plafond de verre...

STAPS : pour les gros bras ?

Là encore, les STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives) souffrent de leur réputation d'études pour gros costauds. Et ne comptent que 32 % de filles. Un chiffre stable depuis plus de 10 ans. Pourtant, les étudiants de cette filière ne passent pas tout leur temps à faire du sport. Avec 26 heures de cours par semaine environ, le cursus est à la croisée entre sport, médecine et sciences. L'objectif ? Comprendre comment fonctionne le corps

humain et comment la pratique sportive agit sur le corps. Les activités physiques et sportives ne représentent qu'un tiers au maximum des heures de cours. Le reste est constitué d'enseignements théoriques : biomécanique, anatomie, psychologie. Des matières qui attirent pourtant les filles dans d'autres filières (médecine, paramédical, psychologie...).

BTS-DUT techniques : où sont les filles ?

Si les filles représentent 40 % des inscrits en DUT (diplôme universitaire de technologie) et 52 % des étudiants de BTS (brevet de technicien supérieur), leur nombre chute dramatiquement si on ne s'intéresse qu'aux bac + 2 techniques. On compte 21 % de femmes dans les BTS "production" et 24% dans les DUT.

Mais là encore, il faut affiner. Les spécialités chimie et génie biologique concentrent respectivement 55 % et 66 % de filles, alors qu'on dénombre 6,8 % de femmes en GE2I (génie électrique et informatique industrielle) et 7,7 % en GMP (génie mécanique et productique). Mais, malgré tout, les filles gagnent du terrain. Elles étaient à peine 6 % en GE2I il y a 10 ans et un peu plus de 5 % en GMP. En BTS, la part des filles est passée de 15 % à 21 % en 10 ans. Une progression qui n'a rien d'une révolution, mais qui démontre un effet des actions de communication et de promotion initiées par les branches professionnelles.

Écoles de police : commissaire avant tout !

Lilly Rush ("Cold Case"), Samantha Spade ("FBI : portés disparus") ou Stella Bonasera ("Les Experts Manhattan") y seraient-elles pour quelque chose ? Les métiers de la police se féminisent. Pourtant, les concours d'inspecteur de police (officiers aujourd'hui) ne sont ouverts aux femmes que depuis 1968, ceux de commissaire et de gardien de la paix depuis les années 1970. Des quotas ont perduré jusqu'en 1992. Aujourd'hui, la police compte un peu moins de 20 % de femmes. Mais contrairement aux autres filières, elles visent avant tout les écoles les plus prestigieuses...et le métier de commissaire. "Le taux de candidature féminine aux concours externes augmente en moyenne de 2 points tous les ans", a constaté la sociologue Geneviève Pruvost dans son livre "Profession : policier, sexe : féminin" (2007). Ainsi, on est passé de 9 % à 53 % de candidatures féminines au grade de commissaire entre 1975 et 2003. Dans le même temps, les candidatures féminines ont atteint 40 % au concours d'officiers et 33 % pour gardien de la paix.

Les femmes ne se dirigent pas par hasard vers ces filières. Selon Geneviève Pruvost, elles savent qu'elles doivent faire leurs preuves et se préparent plus que les hommes. "Les femmes ne se lancent pas sans filet dans l'aventure des concours policiers. Elles multiplient les années d'études, compensant par les diplômes le manque de légitimité que pourrait leur conférer leur qualité de femme dans un métier réputé masculin." 79% des femmes gardiens de la paix sont bachelières contre 56 % des hommes ; 68 % des femmes officiers ont un niveau supérieur à bac + 2. Les hommes ont du souci à se faire...

Ils ont choisi une filière réputée féminine

Étudier en étant entouré d'une majorité de filles, le rêve de beaucoup de garçons... Anthony et Kevin le vivent, l'un école en école de sage-femmes, l'autre à l'École nationale de la magistrature. Si la situation a pu les perturber au début de leur cursus, ils en mesurent aussi les avantages.

Anthony Weber, en 2e année d'école de sages-femmes : "Être un homme permet d'avoir une autre forme d'empathie"

Anthony Weber, en 2e année d'école de sages-femmes à Limoges - 2011 "C'est drôle de voir un homme !", "Vous êtes nombreux à choisir ce métier ?", "Ce n'est pas trop difficile ?", "Et

avec les patientes, ça ne pose pas de problème ?”... Deux ans à peine qu’Anthony s’est engagé sur le métier de sage-femme et les questions sont toujours les mêmes. “Je m’y suis habitué et je sais que ce sera comme ça toute ma carrière”, s’amuse Anthony, 22 ans, en 2e année d’école de sages-femmes à Limoges, qui compte une promotion de 4 hommes sur 24 étudiants. “C’est un bon cru, les années précédentes, ils y avaient entre 2 et 0 garçons”.

Un choix par défaut, mais un choix réfléchi

Devenir sage-femme n’a jamais été pour Anthony une vocation. Après son bac scientifique, il voulait devenir médecin urgentiste. Seulement, au concours de la PAES (première année des études de santé), il s’est retrouvé classé uniquement pour cette filière. “J’ai fait un choix par défaut mais un choix réfléchi”, précise le jeune homme, qui, avant de s’engager dans cette voie, s’est longuement renseigné sur la profession. “Ce qui m’a tout de suite intéressé dans ce métier, c’est le fait d’être dans un raisonnement clinique, pour savoir toujours adapter les pratiques et les traitements à chaque patient. On intervient jusqu’à la limite de la pathologie qui, elle, est prise en charge par un médecin. On n’exécute pas d’ordres. On prend des décisions. C’est une grosse responsabilité.”

Seules les patientes sont surprises

Alors... comment ça fait d’être un garçon dans cet univers de femmes ? “En centre hospitalier avec le personnel soignant comme avec les étudiantes en formation, ça ne surprend plus personne. Je suis très bien accueilli. Peut-être que la présence masculine dans un milieu féminin permet de faire baisser d’éventuelles tensions. Et pour les patientes, être un homme permet d’avoir un autre forme d’empathie”, explique Anthony qui, depuis le début de sa formation, n’a fait face qu’à quelques rares refus d’examen. S’il envisage plus tard d’exercer en libéral, Anthony est aujourd’hui pleinement investi dans la promotion de son métier en tant que vice-président de l’Association nationale des étudiants sages-femmes, dont le bureau national compte autant de femmes que d’hommes...

> Proportion de garçons en écoles de sages-femmes : entre 8 et 10 % selon les écoles.

Kevin Henouf, en 2e année à l’ENM : “La robe est portée indifféremment par des hommes ou des femmes”

Un bac scientifique, une licence puis un master 2 de droit privé, avant de passer avec succès l’examen d’avocat, et enfin de réussir, au deuxième essai, le concours de l’ENM (École nationale de la magistrature)... À 27 ans, Kevin affiche, en toute modestie, un parcours rectiligne et brillant. “Comme la plupart des étudiants après le bac, j’avais une idée très vague des métiers du droit. Je les ai découverts au fil des années. J’étais plus attiré par le droit pénal et l’envie de devenir magistrat s’est imposé dès la licence, parce que ce qui m’intéresse, c’est d’être au service de l’État, de la société, aider les gens, le côté altruiste du métier.”

Minoritaire mais pas favorisé

Et les filles ? “Au début de mes études, remarque Kevin, je n’imaginai pas qu’il y ait une telle majorité de filles. Cela devient évident à partir de la 2e et 3e année de droit !” Arrivé à l’ENM, la proportion est encore plus marquée : sur une promotion de quelque 135 auditeurs, ils sont une trentaine de garçons, soit 80 % de filles. “Des rumeurs nous font croire que le jury d’admission serait tenté de rééquilibrer en avantageant de façon inconsciente les rares candidats masculins. Je peux vous assurer que pour l’avoir vécu, ce n’est pas vrai. Et les taux d’admission après l’oral le prouvent !”

Sous la robe du juge

Quant à l'ambiance dans l'école, Kevin ne porte pas vraiment attention au fait d'être en minorité : "Bien sûr, on peut s'en amuser, notamment sur les rapports de séduction. Et quand il faut jouer des situations d'audition, les femmes jouent les rôles de prévenus masculins... Mais tout cela est en fait très banalisé." Quand à savoir si le "genre" a une incidence sur les jugements... ce futur magistrat est intraitable : "On ne s'est jamais posé la question lorsque les hommes étaient ultra-majoritaires dans les tribunaux. J'espère bien qu'il y a aucune différence. La justice est rendue par les Hommes avec un grand H, donc au-delà du sexe ou de l'origine du magistrat. C'est la fonction symbolique de la robe, portée indifféremment par des hommes ou des femmes."

- Proportion de garçons à l'entrée à l'École nationale de la magistrature (concours externe 2010) : 20 %.

Elles ont choisi une filière réputée masculine

Carole, en école d'ingénieurs, et Aurore, en DUT génie civil, ont opté pour des filières où les filles sont en minorité. Si elles ont dû faire plus d'efforts pour s'imposer, elles ont aussi su tirer parti de la situation pour réussir.

Carole Dussud, en 4e année à l'école d'ingénieurs ESTACA : "Être une femme dans un milieu masculin est plutôt un atout"

Carole Dussud, en 4e année à l'ESTACA - 2001 Pilote de planneur, le père de Carole lui a transmis très tôt sa passion pour l'aéronautique. Après son bac S obtenu avec mention bien, l'Orélanaise d'origine est la seule fille de sa classe de terminale à opter pour une classe préparatoire scientifique. Une "suite logique" pour la jeune femme qui a grandi dans les aéroclubs.

Son cœur balance entre l'aéronautique et la danse classique

Mais son cœur balance encore. Carole consacre une grande partie de son temps libre à la danse classique et espère se faire repérer en passant différents concours. "Après la prépa, il a fallu choisir. Je m'étais investi dans la danse un peu tardivement, j'ai décidé de ne me consacrer qu'à mes études d'ingénieurs." À la fin de la maths spé, elle n'a plus qu'un objectif en tête : entrer dans une école d'aéronautique. Elle opte alors pour l'ESTACA, où elle postule sur dossier.

Des garçons moins machos que leurs aînés

L'école compte 10 % à 15 % de filles selon les promotions, soit une trentaine de filles pour 280 élèves. Lors de ses premiers jours dans l'établissement de Levallois-Perret, Carole se sent un peu perdue. "J'étais pourtant habituée. En maths spé PSI (physique sciences de l'ingénieur), nous étions 2 filles sur une promotion de 32. J'avais d'ailleurs bien sympathisé avec les garçons de ma classe. Notre passion de l'aéronautique nous réunissait. Mais à mon arrivée à l'ESTACA, je me suis retrouvée dans la peau de la petite nouvelle avec beaucoup plus de garçons autour de moi." Une première impression qui ne dure pas. "Être une femme dans un milieu masculin est plutôt un atout. Globalement, les garçons sont beaucoup moins machos que leurs aînés. Les filles suscitent davantage de bonnes volontés. On a plus facilement accès à certaines choses... Profs et étudiants retiennent plus vite votre prénom, par exemple."

Savoir s'imposer

Un avantage qui fait mouche aussi dans la recherche de stage. "J'ai la sensation d'être plus souvent rappelé que mes copains de promo." Seul bémol : le stage "ouvrier" que doit effectuer tout élève ingénieur dans ses premières années. Carole se retrouve dans un atelier de maintenance sur un aérodrome. Calendriers peuplés de femmes largement dévêtues sur les murs, l'ambiance y est virile. "Au début, les autres employés ne me laissaient rien faire. J'ai dû prouver que je savais dévisser des boulons et que je connaissais le domaine", se souvient l'étudiante de 22 ans. Mais Carole sait s'imposer et finit par trouver ses marques dans l'atelier. "Il suffit juste d'avoir confiance en soi", assure-t-elle. Aussi simple à dire qu'à faire pour la jeune femme !

> Proportion de filles en écoles d'ingénieurs : 27 %.

Aurore Pajot, en 2e année génie civil à l'IUT de Bordeaux 1 : "Une fille doit davantage faire ses preuves"

Aurore Pajot, en 2nde année de DUT génie civil à Bordeaux - 2011 Aurore l'avoue : elle ne pensait pas du tout s'orienter vers un IUT (institut universitaire de technologie) génie civil lorsqu'elle était lycéenne. Son choix d'entrer dans cette filière réputée masculine n'étonne pourtant pas son entourage. "Boxe française, voiture, moto... J'aime plutôt les activités de mecs, confie la jeune femme. Mais, mes proches ont surtout pensé aux opportunités d'embauche dans le BTP (bâtiment et travaux publics) et m'ont encouragée."

Chouchoutée

À 20 ans, l'étudiante fait aujourd'hui partie des 15 filles d'une promotion qui compte 88 garçons. En 1re année, ce n'est pas tant d'être une fille qui lui a posé problème que le niveau du DUT. "J'avais passé un bac S-SVT et je me retrouvais avec des STI génie-civil qui s'y connaissent mieux que moi dans les matières enseignées. Je me suis demandé si j'allais continuer." Mais finalement, elle s'accroche et se sent plutôt chouchoutée dans cet univers masculin. "Nous sommes au même niveau que les garçons, ni plus ni moins. Nous accédons aux mêmes projets, aux mêmes stages", assure l'étudiante, qui se destine à la construction en bois.

Questions sur l'autorité

Aurore souhaite devenir conductrice de travaux. Elle sait qu'elle devra encadrer des hommes avant tout, et s'y prépare déjà. "Je me pose toujours des questions sur l'autorité que je pourrais avoir. Une fille doit davantage faire ses preuves. On doit faire plus d'efforts pour montrer qu'on est capable et en savoir le plus possible." Lors de son stage de première année, l'entreprise qui l'a embauchée l'avait déjà prévenue : elle devrait faire la même chose qu'un garçon, porter des charges lourdes notamment. Mais Aurore compte bien tirer profit de la réputation des filles. "Nous sommes connues pour être plus minutieuses que les garçons." À bon entendre...

➤ Proportion de filles en IUT génie civil : 14 %.

Avis d'expert – Nicole Mosconi : "Les filles sont considérées comme des réserves de talents"

Nicole Mosconi, professeur émérite en sciences de l'éducation à l'université Paris Ouest – Nanterre-La Défense est notamment spécialisée sur la mixité dans le système scolaire. Elle

décrypte pour nous les stéréotypes qui déterminent l'orientation et qui se mettent en place dès le plus jeune âge.

Filles ou garçons... les choix d'orientation postbac sont-ils très influencés ?

Nicole Mosconi : S'il y a évidemment des évolutions très importantes, par exemple en médecine ou en droit, l'effet de genre reste prégnant. Il se constate dès le lycée. Quand on regarde les statistiques, les filles et les garçons ne sont pas dans les mêmes filières. Dans l'enseignement général, les choix des garçons sont particulièrement déséquilibrés : ils s'orientent massivement en S, moins en ES et très peu en L. Et dans les sections technologiques et professionnelles les distinctions sont encore plus fortes. C'est spectaculaire !

Les garçons sont-ils plus "prédéterminés" que les filles ?

Oui. Les garçons ont une marge de manœuvre plus limitée. Ils sont moins tentés d'oser sortir des sentiers battus. Ils subissent des pressions familiales plus fortes que les filles. Ceux qui ont de bons résultats vont le plus souvent en S. Les filles quant à elles peuvent plus facilement choisir ce qu'elles veulent. Leurs parents leur laissent plus de liberté.

Qui est responsable ?

Beaucoup d'influences s'exercent : la famille, les enseignants, les conseillers d'orientation, les guides publiés, les images médiatiques, etc. Les stéréotypes sont encore très forts. Ils le sont encore plus dans les milieux populaires. Et dans une société inégalitaire, les modèles sont inégalitaires. On n'oublie jamais de rappeler aux filles que, quelle que soit la profession visée, elles devront s'occuper de la famille et des enfants. C'est intégré très tôt. Quand on interroge les garçons sur leur avenir professionnel, ils disent plus souvent qu'ils veulent gagner de l'argent et du prestige, tandis que les filles réclament du temps. Car elles savent qu'elles devront concilier – je dirais même articuler – entre vie privée et vie professionnelle.

À quel moment se construisent les stéréotypes sur les "filières de filles" et "filières de garçons" ?

L'identité sexuée se construit très tôt : à 2 ans un enfant sait s'il est une fille ou un garçon. Les enfants savent qu'il y a des métiers de garçons et de filles, car ils le corrélient avec les jouets. Les petits garçons apprennent à exercer du pouvoir. Et par exemple, la motricité des garçons est plus favorisée que celles des filles. Ils imposent leur domination dès la cour de récréation par des jeux plus violents. Cela fait partie de la socialisation. Ensuite, à l'adolescence, la pression des pairs est très importante. L'enjeu est d'être reconnu avec une identité construite de fille ou de garçon. C'est une pression identitaire très forte. Il est très difficile d'oser s'écarter des modèles dominants.

Pourtant, de plus en plus de filières s'ouvrent aux filles...

Bien sûr. Les choses évoluent. Mais il est intéressant de noter que quand les femmes arrivent dans un domaine où il n'y en avait pas, des différenciations se font à l'intérieur de ces filières : nombreuses en médecine, notamment en pédiatrie, en dermatologie, en psychiatrie les femmes restent minoritaires en chirurgie, la spécialité la plus prestigieuse... Même chose dans le droit : les femmes ont conquis des places, d'abord comme avocate, plus magistrate mais cantonnée aux affaires familiales, aujourd'hui plus rares aux postes de procureur... Ou encore, dans les filières de l'informatique, il est intéressant de noter qu'au début, c'était considéré comme du tertiaire, donc ouvert aux filles, puis avec les évolutions techniques, c'est devenu plus technique, plus lucratif donc plus masculin.

Pourquoi est-il plus souvent question d'attirer les filles dans les filières de garçons que l'inverse ?

Parce que les filles sont considérées comme des réserves de talents. Quand il manque quelque part des candidats, on incite des filles à y aller. C'est ce que l'on constate dans les filières scientifiques qui manquent de candidats. Ou encore dans le BTP. Quand aux garçons on ne considère pas qu'ils "manquent" dans telle ou telle filière très féminisée.

Pourtant les rares garçons dans les filières très féminines ne passent pas inaperçus... Être un garçon en minorité dans une filière de filles n'a pas du tout le même sens que d'être une fille minoritaire dans une section de garçons. Par exemple, dans les écoles de mode ou de coiffure, des études ont montré que les garçons se font plus remarqués, ils ont des carrières plus brillantes. Car dès la formation ils savent jouer de leur position, de façon quasi stratégique, pour s'organiser et accéder à des postes à responsabilité. Dans les manifestations d'infirmières, les hommes sont très bien représentés, en position de leaders. C'est que le genre est un système de pouvoir. La crainte des hommes est qu'il se renverse en leur défaveur. Or, les femmes ne demandent pas ça. Elles veulent juste que cela s'équilibre.

Sylvie Lecherbonnier (L'Etudiant) avril 2011

Pour la première fois depuis 20 ans, les jeunes femmes sont moins nombreuses à choisir de devenir ingénieur. Mais dans le même temps, elles s'orientent de plus en plus vers des filières réputées masculines (BTP, mécanique, physique...). Tels sont les principaux enseignements de l'enquête mutationnelle 2010, une radiographie des femmes ingénieurs et scientifiques de France, révélée en exclusivité par l'Etudiant.

Ingénieurs : de moins en moins de femmes

La présence de femmes dans les carrières scientifiques est récente. Pour preuve, en 2009, plus des deux tiers des ingénieures ont moins de 35 ans. Pourtant, la féminisation de cette profession régresse pour la première fois depuis 20 ans, selon l'étude "Mutationnelles 2010", dont l'Etudiant vous révèle les principales conclusions en exclusivité. Un portrait des femmes ingénieures en France conduite pour la 2ème année consécutive par le cabinet Global Contact et financée par le groupe Orange.

Aujourd'hui, 17 % des ingénieurs sont des femmes. On comptait 118.740 ingénieures en 2008 et 117.400 en 2009. Cette baisse touche tous les âges : - 0,1 % chez les débutantes, - 1,1 % chez les moins de 30 ans, entre autres. Claudine Schmuck, directrice associée du cabinet Global Contact et auteure de l'étude, le déplore : "40 % des élèves de terminale S sont des jeunes filles. Mais seules 20 % d'entre elles s'orientent vers les filières scientifiques dans l'enseignement supérieur. 17 % exercent ensuite un métier d'ingénieur ou de scientifique. Une déperdition inquiétante à l'heure où des secteurs comme les nouvelles technologies peinent à trouver les candidates pour les postes à pourvoir."

> L'intégralité de l'étude est téléchargeable sur le site Internet.

"Sensationnelles 2011"

L'opération "Sensationnelles 2011" aura lieu courant 2011 dans quelques rectorats pilotes. Elle a pour but de promouvoir les filières scientifiques, en particulier auprès des jeunes filles. Elle prendra la forme d'un concours autour des métiers scientifiques et d'une rencontre avec des femmes ingénieures. Cette initiative, dont une première édition a eu lieu en 2010 reçoit le soutien du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, d'Orange et du Syntec (Fédération de syndicats professionnels).

Sylvie Lecherbonnier
Novembre 2010

Ingénieurs : le BTP et la mécanique se féminisent

9 filles sur 10 obtiennent leur diplôme d'ingénieur, comme les garçons. Seules différences : les femmes sont moins nombreuses que les hommes à opter pour une formation en apprentissage et elles sont plus nombreuses à venir de cursus universitaires (licence ou master 1). Mais, dans toutes les filières, les filles sont en minorité. L'agroalimentaire (41 % de filles) et la chimie (32 %) ont leur faveur, alors qu'elles délaissent les STIC (sciences et techniques de l'information et de la communication ; 11%), la mécanique et la productique (9 %) ou l'automatique et l'électricité (7 %).

Génie civil et BTP en tête. Depuis 2007, les jeunes femmes ont investi des filières fortement "masculines". Avec + 28 % d'inscriptions, les formations généralistes ont la cote chez les jeunes femmes. Celles-ci leur permettent de reporter le choix de la spécialisation en fonction des opportunités d'emploi. Autres évolutions : on compte + 17 % de filles inscrites dans les filières génie civil et BTP, + 14 % en électronique et automatique, et + 15 % en mécanique et productique. Les actions de communication et de promotion des branches professionnelles et l'attrait des nouveaux métiers autour de l'environnement, dans le BTP notamment, y sont pour quelque chose.

Agroalimentaire et environnement encore 1ers. Dans le même temps, la proportion d'ingénieures diminue dans les filières dites "féminines" : - 9 % en agronomie et en chimie en 3 ans. Claudine Schmuck, directrice associée du cabinet Global Contact et auteure de l'étude "Mutationnelles 2010", juge ce rééquilibrage pertinent : "Jusqu'à présent, 40 % des femmes ingénieures se dirigeaient vers des secteurs pourvoyeurs de 20 % des emplois. C'était la première des injustices." L'agroalimentaire, la chimie et l'environnement restent toutefois les 3 premiers secteurs d'emplois des femmes.

Ingénieurs : l'énergie, premier secteur des diplômées 2009

Pour les femmes comme pour les hommes, le diplôme d'ingénieur est un atout sur le marché du travail, même en temps de crise. 83 % des ingénieures sont cadres et 84 % sont en CDI (contrat à durée indéterminée). 4 femmes sur 10 sont recrutées dans des entreprises de plus de 2.000 salariées. Près de la moitié d'entre elles travaillent dans le secteur tertiaire. Au final, 7,5 % des ingénieures se déclarent au chômage contre 9,6 % des femmes au niveau national.

Des secteurs plus porteurs que d'autres

Malgré tout, près de 1 ingénieur sur 4 au chômage (23,3 %) est une femme. La moitié d'entre elles cherchent un emploi dans les secteurs de la construction, de l'agroalimentaire et de la

chimie. En revanche, dans les technologies de l'information et la métallurgie, la proportion de femmes en recherche d'emploi est moins élevée que celle des hommes.

2/3 des femmes recrutées ont moins de 30 ans. Chez les diplômées 2009, la moitié s'insèrent dans les domaines de l'énergie, de la chimie, du BTP, de l'agroalimentaire et de l'automobile-aéronautique. L'engouement pour l'environnement ne se dément pas. Les femmes représentent 61 % des recrutements effectués pour l'eau, l'assainissement, la gestion des déchets et la pollution.

Ingénieurs : toujours des salaires inférieurs pour les femmes

La situation professionnelle des femmes ingénieures est contrastée. Bien qu'elles se voient confier des responsabilités opérationnelles plus importantes (+ 8 % impliquées dans les prises de décisions stratégiques, + 6 % de chefs de projets, + 5 % ayant la responsabilité d'un budget ou d'un chiffre d'affaires – taux de comparaison par rapport à l'année précédente), "elles se heurtent toujours au même plafond de verre, dès lors qu'il s'agit de responsabilités hiérarchiques", estime Claudine Schmuck, directrice associée du cabinet Global Contact et auteure de l'étude "Mutationnelles 2010". En effet, la proportion de femmes qui exercent des responsabilités hiérarchiques ne progresse pas. Seules 12 % font partie des comités de direction. Selon les femmes interrogées, les compétences les mieux reconnues sont leur expertise et leur capacité à animer une équipe.

Moins de postes de managers pour les femmes

Des phénomènes qui impactent les rémunérations. Les salaires des hommes sont systématiquement supérieurs à ceux des femmes. L'écart de 2,6 % sur le salaire des débutants se creuse pour dépasser 20 % après 50 ans, en raison des moindres responsabilités hiérarchiques. Car les femmes occupent moins souvent des postes de managers que les hommes. Aujourd'hui, le salaire moyen annuel d'une ingénieure débutante est de 32.160 € contre 33.000 € pour un homme. Autour de 50 ans, il est de 70.000 € pour une femme et de 84.000 € pour un homme. Une inégalité qui se retrouve sur la part variable du salaire : les hommes reçoivent une part variable de 19 % supérieure à celle des femmes.

Satisfaites, mais...

Et pourtant, les femmes ingénieures sont plutôt satisfaites de leur vie professionnelle. Le contenu de leur travail, l'intérêt des missions qui leur sont confiées, l'autonomie dont elles disposent et la diversité des tâches à accomplir les contentent. Mais à peine plus de la moitié jugent convenable l'équilibre entre travail et vie personnelle. Des opinions qui font dire à Claudine Schmuck que : "le plafond de verre existera tant que les entreprises et l'État ne prendront pas des mesures fortes – comme un congé parental partagé – pour garantir l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle". À bon entendre...

Sylvie Lecherbonnier
Novembre 2010

Ingénieurs : questions à la DRH adjointe et au directeur de la diversité du groupe Orange

L'étude "Mutationnelles 2010" a été financée par le groupe Orange. Brigitte Dumont, la DRH adjointe, et Laurent Depond, le directeur de la diversité, nous expliquent l'enjeu pour leur entreprise d'attirer des jeunes filles vers les carrières scientifiques.

Pourquoi avoir financé l'étude "Mutationnelles 2010" ?

Brigitte Dumont : Cette enquête fait partie des différentes études que nous finançons. Nous essayons d'analyser en tant qu'employeur l'évolution de la féminisation des métiers d'ingénieurs, alors que le groupe Orange manque clairement de candidatures féminines pour ses carrières techniques. Il s'agit de mieux comprendre la situation pour orienter nos politiques RH. L'attractivité des filières scientifiques est en cause.

Pourquoi souhaitez-vous attirer plus de femmes vers vos métiers ?

Brigitte Dumont : Le taux de féminisation dans le groupe atteint 37 %, mais il tombe à 20 % pour les métiers d'ingénieurs. En revanche, plus de la moitié de nos clients sont des clientes. Nous souhaitons donc concevoir et développer des services qui correspondent aux besoins de notre clientèle. Pour ce faire, l'apport féminin dans nos équipes est essentiel. Il est prouvé que les équipes mixtes sont plus créatives et fonctionnent mieux. Les femmes apportent notamment de la cohésion. Nous allons recruter 10.000 personnes en CDI (contrat à durée indéterminée) d'ici à 2012, dont plusieurs centaines d'ingénieurs. Une opportunité pour recruter des femmes.

Laurent Depond : Selon des études pilotées par la Commission européenne, il manque 300.000 ingénieurs en Europe de l'Ouest. Si toutes les bonnes élèves de terminale S se tournaient ensuite vers des études scientifiques, cette pénurie serait résolue. Mais ce n'est pas le cas et le problème repose avant tout sur des stéréotypes. Les filles pensent qu'ingénieur n'est pas un métier pour elles. Toute l'Europe de l'Ouest pâtit de la même situation, alors qu'en Asie devenir ingénieur est un moyen de s'émanciper pour les jeunes femmes.

Le recul de la féminisation que révèle l'édition 2010 de "Mutationnelles" nous inquiète, car il marque une rupture avec une progression constante depuis plusieurs années. Autre source d'appréhension : les technologies de l'information, le secteur d'Orange, attirent encore moins de femmes que les autres secteurs. Pourtant, c'est un domaine porteur d'emplois dans lequel elles peuvent avoir des perspectives et des parcours durables et qui répond à leurs attentes de contributions aux grands enjeux sociétaux.

Quelles actions engagez-vous pour féminiser votre entreprise ?

Brigitte Dumont : Nous essayons de déconstruire les préjugés. Un travail de longue haleine. Il faut convaincre les enseignants, les parents, les services d'orientation... C'est avant tout un problème de société et de regard qu'il faut faire évoluer. Y remédier est un enjeu de performance pour une entreprise comme la nôtre. Nous avons donc mis en place des actions de "shadowing" pendant lesquelles une lycéenne suit une femme ingénieure comme son ombre pendant une journée de travail. Une expérience filmée, qui est ensuite projetée devant d'autres jeunes filles dans les lycées. Par ailleurs, au sein de l'entreprise, nous faisons attention à rédiger des offres d'emploi non discriminantes et nous avons déjà signé 2 accords sur l'égalité professionnelle pour garantir, entre autres, l'égalité salariale.

Propos recueillis par Sylvie Lecherbonnier
Novembre 2010